

je ne suis pas morte de honte. Il me semblait que tout le monde me regardait, et lisait sur mon visage la cause de mon expulsion. Je marchai au hasard ; je ne savais de quel côté tourner mes pas, je ne connaissais personne dans cette grande ville, si pleine de monde.

« Quand j'arrivai au coin de l'esplanade, j'étais si épuisée par la fatigue et la douleur, que je m'assis sur une pierre, à l'angle de la rue, et je versai des larmes amères. Je ne sais combien je restai de temps dans cette position, il commençait à se faire tard, quand je fus tirée de mon affaissement par des ricanements. C'étaient cinq à six jeunes gens qui me regardaient effrontément. Ils m'adressèrent des paroles, dont je ne compris pas le sens, mais qui me firent peur par l'accent avec lequel ils les prononcèrent. Je m'aperçus que mon habillement s'accordait bien peu avec l'état d'une jeune personne, qui s'assit sur une pierre au coin d'une rue. Je pris mon paquet et je m'éloignai à grands pas. Ils me suivirent. L'un d'eux m'accosta et me prit par dessous le bras... Je m'évanouis ! quand je revins à moi, j'avais été transporté dans une petite maison, rue des Bons Enfants.

« Une vieille femme était auprès du lit, sur lequel on m'avait couché. Je la remerciai de ses soins, et quand je me levai pour sortir, elle me dit d'une voix affectueuse : — Où voulez-vous aller, mon enfant ? Vous m'avez l'air d'une personne qui êtes étrangère dans cette ville. Le docteur Rivard, qui sort d'ici, m'a dit qu'il payerait vos dépenses, si vous voulez rester ici.

« Au nom du docteur Rivard, je sentis une indicible frayeur. J'attribuais mon malheur à cet homme, sans trop savoir pourquoi.

« C'est un bien bon homme, continua la vieille, il n'en fait jamais d'autre. Voyez, il ne vous connaît pas, et par pure charité, il s'offre à payer votre pension, jusqu'à ce que vous puissiez trouver quelque situation.

« A mesure que la vieille parlait, je me sentais comme accablée par mon dénuement et mon abandon ; mais la frayeur que me causa le nom seul du docteur Rivard l'emporta sur toute autre considération, et je m'élançai dans la rue, avant que la vieille put m'en empêcher. J'avais laissé mon paquet, n'ayant pas pris le temps de le demander.

« Il faisait noir ; la nuit était froide ; le vent mugissait tristement à travers les feuilles des arbres qui tombaient, emportées par les rafales accompagnées de pluie. La rue était déserte, je ne connaissais nullement cette partie de la ville.

« Il me sembla entendre des pas derrière moi ; j'écoutais. Je n'entendis plus rien. Je continuai à marcher pendant plusieurs heures, et je m'arrêtai au pied d'un arbre. J'étais au milieu d'une plaine, en dehors du faubourg Marigny.

« J'avais faim, je n'avais pas mangé depuis le matin. J'avais froid, je n'avais qu'une légère robe qui était imbibée d'eau ; j'avais oublié, dans ma précipitation, mon chapeau chez la vieille femme, et j'avais préféré aller nue tête !

« J'entendis encore les mêmes pas, que j'avais cru entendre plusieurs fois. Je prêtai l'oreille. C'était bien quelqu'un qui m'avait suivie. Je tremblai de tous mes membres ; je voulus me lever pour fuir, mes genoux fléchissaient sous moi et tous efforts furent inutiles. Les pas approchaient lentement, doucement, furtivement. Mon cœur se serra dans ma poitrine. Je crus distinguer une ombre, puis bientôt un homme se présenta devant moi ! ...

« Malheureuse enfant, me dit-il, que fais-tu là ?

« En reconnaissant le docteur Rivard, ma peur s'évanouit ; j'eus confiance en mon Dieu qui l'envoyait comme une providence pour me sauver. Hélas ! il ne m'entra pas dans l'espérance ! Je me levai. Il ne me dit d'abord que des paroles affectueuses ; me conseilla de retourner chez la vieille, rue des Bons Enfants, non loin de sa propre maison. Il me dit qu'il m'avait suivi pour voir où j'allais, m'ayant reconnu par hasard. Il fit tant, que je retournai avec lui chez la vieille.

« Pendant trois jours le docteur ne vint pas me voir. J'étais reconnaissante de cette marque de délicatesse. Le quatrième jour, c'était le soir, la vieille était sortie, j'étais seule, le docteur entra. Il vint s'asseoir près de moi sur une espèce de grabat au fond de la chambre, qui n'était éclairée que par quelques tisons dans la cheminée. Je me sentis une vague et indéfinissable frayeur. Ses manières étaient brusques, sa respiration forte et précipitée. Je n'osais rompre le silence. Il était tout près de moi, ses genoux touchaient les miens. Tout-à-coup, il me saisit par le corps, en me passant sa main sous les bras. Il voulut m'embrasser, et je me débattis pour repousser ses embrassements. Il me fit les plus ardentes professions d'amour ; me jura un amour éternel si je voulais l'aimer. Je me mis à appeler au secours. J'avais horreur de cet homme. J'aurais mieux aimé mourir mille fois ! Oh ! à quel degré de dégradation et d'avilissement me sentais-je rendue !

« Soit que mes cris eussent effrayé le docteur, soit qu'il eût eu honte de sa conduite, il me lâcha, et se jettant à mes genoux, me demanda mille pardons ! me jura que ses intentions étaient honnêtes, et il m'offrit de m'épouser. Je me mis à pleurer à chaudes larmes.

« — Oui, dit-il, oui, Irène, je t'aime plus que toute créature au monde ; je ne puis plus vivre sans ton amour. Tu es abandonnée, tu seras ma compagne, ma femme ; je serai ton gardien, ton protecteur.

« Je lui demandai quelques jours pour réfléchir. Il ne voulut me donner qu'une heure ! une seule heure, pour me résoudre à la plus importante démarche de la vie d'une femme !

« En ce moment la vieille entra. Le docteur lui dit quelques mots et sortit.

« Je me décidai à épouser le docteur Rivard, pour éviter l'affreuse perspective qui m'attendait, si je refusais cette offre si généreuse.

« La vieille courut avertir le docteur Rivard, qui revint avec elle. Je suppliai le docteur de remettre notre mariage à quelques jours. Il s'y opposa absolument, me dit que nous nous marierions secrètement ce soir là-même ; qu'il pourrait ensuite, sans inconvénient, fournir à toutes mes dépenses. Enfin pour abrégé, il dit qu'il allait de suite chercher un prêtre, qui viendrait nous marier.

« Le prêtre que le docteur amena avec lui, était nouvellement revenu des missions ; je ne l'avais jamais vu à l'église. C'était un petit homme, avec de petits yeux gris et portant un chapeau à larges bords. Il s'appelait le révérend Messire Pluchon : je me rappelle bien de son nom. Il n'avait pas de soutane ; car il paraît que le clergé ne sort jamais en costume après la nuit tombée. Je demandai au missionnaire à passer dans la chambre voisine. Je lui confiai ma situation ; lui fis part de mes scrupules et de mes objections, et le priai de me prendre sous sa protection.

« — Asseyez-vous près de moi, mon enfant, me dit-il avec bonté, vous pouvez m'ouvrir votre cœur ; je suis ici sur la terre pour écouter ceux qui prient. Il me parla avec ardeur de la miséricorde divine et de son infinie providence ; il combattit mes scrupules, me dit qu'il avait obtenu dispense des bans, et finit par me dire de me confier en Dieu qui avait voulu que le docteur Rivard vint à mon secours au moment où j'en avais le plus grand besoin.

« Je ne trouvais rien à opposer à ses raisonnements et je me soumis à la volonté de Dieu. Je le priai de vouloir entendre ma confession, avant de recevoir le sacrement de mariage. Je lui fis l'aveu de toutes mes fautes ; il me donna l'absolution.

« Au moment où il me donnait l'absolution le docteur entra, impatienté sans doute de nous attendre. Quand le révérend missionnaire lui eut annoncé qu'il avait entendu ma confession, le front du docteur se fronça, mais il prit un air plus affable en apprenant que j'acceptais avec reconnaissance l'offre de sa main.

« Le Révérend M. Pluchon prononça les paroles du mariage